

Episode 26 : Christian

Traduction de la transcription anglaise. La version en langue originale fait foi.

La traduction se base sur une transcription non-verbatim

F :

Que signifie être américain des États-Unis et métis ? Dans cet épisode, Christian partage comment il a grandi dans différents états de son pays et comment ces expériences l'ont forgé et préparé pour la vie. Son histoire a trait au colorisme aux États-Unis, au racisme à West Point —la plus ancienne académie militaire des États-Unis, à l'intersection entre race et nationalité à l'étranger, et au rôle de chacun, surtout ceux en position de privilège, de briser le silence autour du racisme.

Je suis Fumi, vous écoutez #OUR_racism, et voici l'histoire de Christian.

.....

C :

Dans le milieu duquel je viens on trouve ce que W.E.B. Dubois appelle cette « double conscience », cette vue externe ou perception de comment les autres te voient extérieurement versus la manière dont tu te vois intérieurement. Commençons donc avec l'extérieur. Je passe directement au milieu racial sans parler du milieu professionnel ou académique encore. En termes de milieu racial, les gens m'ont vu comme noir, portoricain, dominicain, mexicain, brésilien, thaï, mongolien, philippin, égyptien, etc. Les gens ne savent pas vraiment ce que je suis.

Mais d'un point de vue interne puis généalogique, étant donné que je suis des États-Unis, né dans le New Jersey, je suis racialement noir. Néanmoins je me considère complètement métis ethniquement. J'ai un héritage indien, d'Inde et non amérindien —j'ai aussi des origines amérindiennes mais je souhaite juste faire cette distinction. Portugais, espagnol, irlandais, anglais, tchèque, de la famille venue de Jamaïque, de Porto-Rico, des Açores jusqu'aux États-Unis. Et puis bien sûr il y a cet héritage américain des deux côtés de ma famille dont nous ne savons pas grand-chose parce qu'il s'agit d'une histoire d'esclavage.

Maintenant, du point de vue extérieur aussi, chaque fois que je dois obtenir un visa étudiant le gouvernement américain me rappelle cela parce que je dois faire une vérification de casier judiciaire. Le gouvernement américain me voit comme une race, « noire », une couleur, « medium ». Donc je suis juste ce mec légèrement noir, ce qui touche au colorisme —nous en reparlerons plus tard. Voilà quel est mon milieu, racialement ce que je suis d'un point de vue interne.

F :

Le père de Christian était un coach de football américain au niveau universitaire. Pour cette raison il a déménagé en moyenne chaque année et demie jusqu'à ses 18 ans. Après sa naissance dans le New Jersey, il a déménagé à Lewisburg, Pennsylvanie; Oberlin, Ohio; Dover, Delaware; Pittsburgh, Pennsylvanie; Morgantown, Virginia-Occidentale; Winston-Salem, Caroline du Nord; and Athens, Géorgie. Il dit qu'avec chaque déménagement il vivait dans des endroits —entre guillemets— « plus traditionnellement ségrégués ». Il partage quelques de ses souvenirs d'enfance et les réflexions qu'il en tire.

C :

À Lewisburg aussi, je ne me rappelle plus exactement mais mon père racontait toujours ce moment où une femme dans un McDonald's où je courrais partout —comme un gamin de trois ans, quoi, a commencé à me crier dessus en utilisant le mot nègre : « Quelqu'un doit remettre ce nègre en place, »

bla bla bla. Et mon père étant mon père a bien sûr hurlé et s'est disputé avec une femme. Mais il m'a dit que plus tard dans la nuit il a pleuré, car il a réalisé ce qui m'attendait. Et j'aimerais m'arrêter, pour revenir au FBI me décrivant comme à la « peau claire. » Donc imagine, si je suis traité comme ça à trois ans parce que j'ai des cheveux bouclés et des traits de personne noire mais à la peau claire, le traitement de ceux qui sont plus foncés. Alors je garde ça à l'esprit, cet élément de colorisme dont tu te rends toujours compte.

Donc j'avais quatre ans, et j'étais dans le New Jersey avec mon grand-père, le père de mon père. Il m'emmène dans une aire de jeu à East Orange, New Jersey, où mon père a grandi, et là je suis l'enfant à la peau la plus claire. Je monte l'échelle pour faire du toboggan et je suis arrêté en haut de celui-ci par les gamins. Ils me disent « tu ne peux pas descendre parce que t'es blanc. » Et je suis genre « Hein ? » j'essaie de comprendre. Je fais « non, je ne suis pas blanc. » Et ils me répondent que je le suis et que je ne peux pas descendre. Et bien sûr derrière moi une queue commence à se former. Les gamins entendent ce qu'il se passe et démarre un débat sur le fait que je suis noir donc je peux descendre, je suis sur l'aire de jeux avec eux, je suis l'un d'entre eux, donc je peux descendre. Les gamins débattent, je me contente de descendre, je ne rate pas l'opportunité.

Mais tu sais, c'est quelque chose qui est toujours resté avec moi. Parce qu'à ce jeune âge nous voilà à faire des différences entre les traits physiques d'une manière qui illustre le racisme structurel. Il finit par s'ancrer en nous à cause de ce que nous apprenons dans certains environnements. Donc à peine à cet âge j'ai fini par développer un « changement de langue » comme on dit, et évolué dans plusieurs mondes. On va à l'église noire à Pittsburgh, Pennsylvanie et j'étais un peu mal à l'aise au début mais ensuite je me suis senti chez moi avec la musique, et je suis devenu extraverti et commencé à parler aux gens.

Mais quand on a déménagé à Morgantown, en Virginie-Occidentale, il n'y avait que des blancs venant de Virginie-Occidentale. Et il n'y a aucun problème avec eux... C'est comme la Suisse. Quand tu vis dans cette bulle et ne fait pas l'expérience de personne venant d'autres milieux, des stéréotypes ou autres choses que tu vois dans les médias, génèrent un jugement. Donc ouais, dès le plus jeune âge, il y a toujours cette hypersensibilité. C'est assez épuisant parce que tu es toujours conscient de comment les gens te perçoivent, et comment tu te perçois. Mais après tu dois créer une sorte de cohérence réciproque entre ces deux points de vue pour que chacun te voit comme tu as envie d'être vu afin de surmonter ça.

F :

Christian partage un souvenir précis du collègue dont il se rappelle encore aujourd'hui.

C :

Donc j'étais au collège à Morgantown, en Virginie-Occidentale. Et il y avait ce gamin qui me détestait tout simplement parce que j'étais noir. Il avait les yeux bleus et les cheveux blonds. Et plus l'année scolaire avançait, plus il essayait de me dire des trucs. Il était fier que son grand-père ait été un nazi en Allemagne et a fini un jour par m'écrire cette lettre qu'il m'a passée en classe. Il disait quelque chose du style il voulait que je meure, et a signé « mort » avec son nom. Et bien sûr ça m'a saoulé. J'ai internalisé cette colère mais elle est juste sortie genre j'ai écrit cet essai en cours —je ne me rappelle même plus lequel— et j'ai pressé le crayon si fort que j'ai déchiré le cahier à rendre. La professeure s'est mise à pleurer, elle était genre « je n'ai jamais vu tant de colère. »

Et bien sûr j'avais déjà été repéré comme « enfant à problèmes », pas à cause de mes notes —j'avais de bonnes notes— mais parce que je me prenais tellement de conneries par ces autres enfants, en particulier celui-là, que j'étais simplement en colère. Je suis un enfant en colère parce quand tu dois faire avec ce racisme absurde de la part d'enfants au quotidien, ça t'atteint. Donc [le personnel de l'école a eu cette attitude] au lieu d'examiner la situation dans son ensemble et de se mettre à ma

place. Cela est arrivé dans l'armée aussi, d'ailleurs. Un autre officier me harcelait. Je l'ai rapporté à mon commandant et bien sûr on te manipule psychologiquement et rien n'est fait.

Mais au collège, ce n'était pas juste de la manipulation. C'était une école privée mais dans une église, donc le principal était aussi le pasteur de cette église. Donc cette professeure va voir le pasteur et ils me font sortir. Je m'en rappelle, c'était comme une scène de film. Si un jour un film est fait sur ma vie, j'inclue ce moment-là. Ils viennent me chercher dans ce genre de large double mobile home où se trouve notre salle de classe. Je suis juste là sous l'auvent à la porte. Il fait très gris, il pleut beaucoup et il y a de l'orage. Ce gars a la Bible dans un bras et la professeure me tient, genre elle est debout derrière moi, tient mes épaules et il met sa main sur mon front et se met à prier que les démons et toute cette noirceur sorte etc.

Juste en te racontant ça, c'est tellement absurde. Mais c'était le collège. C'est ce que les gens croyaient sérieusement. Puis ils me remettent en classe. Et j'étais coincé à cette école pendant deux ans. J'ai revu cette professeure. Et ce gamin qui a écrit la lettre a été renvoyé parce que je l'ai dit à mes parents et ils ont probablement fait des démarches en coulisses, parlé à ses parents ou, qui sait, engagé des poursuites ? J'en sais rien, je n'ai jamais vraiment demandé à ma mère. Mais oui, c'était... C'était quelque chose.

F :

Après le lycée, Christian est allé à West Point, l'une des plus prestigieuses académies militaires au monde. Il a passé quatre ans de licence là-bas, puis a travaillé pendant 5 ans et demi en tant qu'officier dans l'armée américaine, dont 2 ans et demi au Moyen-Orient. Il partage son expérience sur les problèmes liés au racisme là-bas, dont l'intersection entre la race et la nationalité.

C :

À West Point, tu es complètement endoctriné dans l'armée. C'est l'académie militaire des États-Unis, quoi. Leur but le premier été est de te démolir pour te reconstruire. Il y avait encore cette rébellion en moi et je ne m'en suis rendu compte qu'après. J'avais ce mentor à West Point qui est noir et qui signalait de nombreuses choses du genre « Yo, tes camarades de classes sont putain de racistes. » Et c'était vrai. Il y avait toutes ces petites choses que les gens essayaient de faire pour me mettre dans le pétrin, ou alors ils ne me laissaient pas combattre dans le tournoi de combat à travers toute l'armée, alors que j'étais le capitaine du jujitsu et des équipes de combats. Ils ont laissé quelqu'un d'autre se battre. Ça ne faisait aucun sens.

Et puis tu regardes les dynamiques de cela. Ils essaient vraiment de soutenir leurs cadets blancs, ou ceux qui adhèrent à ce patriotisme et exceptionnalisme américain stéréotypé, et de me rabaisser. Et d'ailleurs cela est arrivé à un autre gars de West Point que j'ai rencontré seulement après avoir été diplômé. C'était un athlète noir phénoménal, un lutteur de MMA. L'armée a juste regardé ailleurs pour soutenir ces athlètes blancs qui n'étaient pas aussi talentueux mais qui représentaient ce qu'ils voyaient comme l'Amérique.

Quand tu es lieutenant dans l'armée à 21 ans et que tu dois coordonner un groupe de personnes diverses âgées de 18 à 44 ans... C'était un exemple phénoménal de cas d'étude sur le leadership inclusif. Mais ce qui était encore plus intéressant, c'est que tu dois en quelques sortes redevenir ce rebelle, faire ce qui est juste, parce que quand je suis devenu officier la politique de « *don't ask, don't tell* » était encore en place. Et donc en tant qu'officier tu as toujours un soldat qui a beaucoup d'expérience avec toi et tu es supposé combiner ses expériences avec ton savoir pour prendre de bonnes décisions pour l'unité.

Et voilà que mon premier sergent de peloton était une femme noire et lesbienne. Et, tu sais, elle ne pouvait pas trop en parler. Donc nous avons dû vraiment construire notre confiance pour qu'elle puisse

être elle-même et se sentir à l'aise au travail. En fait, elle était en performance au quotidien. Et ça m'a tellement énervé. Il s'agit juste de gens qui veulent vivre leur vie. À cause d'une sorte d'ordre général ou de standard politique, ils ne pouvaient pas, et cela ne faisait aucun sens. Donc tu sais, « *Don't ask, don't tell* » a été révoqué et de nombreux soldats avec qui j'ai servi peuvent maintenant être qui ils veulent. Et tu le vois, ils sont plus heureux ici. Certains ont choisi de rester dans l'armée. D'autres sont partis, mais dans tous les cas ils ont plus de capacité d'action dans leurs vies.

Maintenant, mon temps au Moyen-Orient m'a aussi ouvert les yeux. Ce n'était pas seulement parce que j'étais vu comme cette personne racialement ambiguë mais parce que j'ai vraiment fait l'expérience de discrimination pas nécessairement raciale mais basée sur la nationalité. Parfois je sortais sans barbe, crâne rasé, 20 kilos de moins —je m'entraînais tout le temps pour des combats Muay Thai ou des compétitions de jujitsu donc je gardais toujours mon poids bas et j'avais un visage très différent aussi— et tous ces gens me reconnaissaient comme philippin. Et donc c'était un peu cool. J'allais dans des restaurants parfois et avais des conversations. Les gens m'appelaient « kuya » (« grand frère », aux philippines), mais la plupart du temps c'était en fait plutôt négatif parce que j'étais discriminé dans la queue au bar quand je sortais avec des amis.

Un jour j'ai été poussé de côté par un émirati juste pour prendre un verre au bar. J'étais genre « Mec, quoi. WTF. » Il fait « Hey mec, je prends un verre, » et moi « tu te prends pour qui ? ». Il me demande ce que je veux dire. Alors je lui dit —parce que j'avais appris cela depuis— « mec, je suis américain. » Parce que je sais que ça me protège. Et il fait « Oh pardon mec. Je pensais que t'étais philippin. Oh mec. Laisse-moi te payer un verre. » Et je refuse. Puis il s'excuse, je crois que son nom était Faisal ou quelque chose comme ça, m'invite chez lui à Khalifa. Et j'étais genre « mec, tu t'es déjà exposé, c'est bon. »

Mais quand je sors manger les philipins aussi pensaient que j'étais philippin. Donc ils me mettaient de côté, me disaient d'attendre dans la queue. Ils autorisaient les émiratis ou d'autres américains à venir s'asseoir. Alors je sortais mon passeport quand je réalisais la raison pour laquelle j'étais mis de côté. Puis ils me disaient « Oh Kuya, viens, désolé. » Et je refusais, je leur disais qu'ils s'étaient déjà mis à nus et que j'allais ailleurs et ne leur donnerait pas de business. Il y avait un élément de racisme même entre émiratis. C'était du colorisme. Les émiratis plus foncés étaient vus comme ayant une ascendance africaine et étaient moqués. Et bien sûr le traitement des noirs et des africains noirs était particulièrement affreux.

Mais ce qui a fini par vraiment compter, c'était ma nationalité, plus que tout. C'était cette nationalité hiérarchique avec au sommet les émiratis, puis les européens et américains, puis les australiens, les asiatiques de Chine —parce que tu sais ils ont besoin de séparer au sein de l'Asie : c'était genre Est-Asiatiques, asiatiques de Chine, Japonais, Coréens, puis les autres arabes, puis ce qu'ils appelaient les « TCN » —les « *Third Country Nationals* » [en français « nationaux du tiers monde »]. Ça voulait juste dire tes indiens, tes bangladais, tes népalais, tes malais, et puis les africains.

Et c'était si terrible à voir, comment étaient traités les ouvriers qui construisaient ces bâtiments, et aussi ceux à qui on a menti : j'ai parlé à des gens qui avaient des doctorats, des masters, des MBAs, et on leur a dit qu'ils venaient aux Émirats Arabes Unis pour des emplois correspondant à leur profil professionnel. Et ils finissent coincés comme agents de sécurité, serveurs, nounous ou concierges. Coincés. Il n'y a pas de porte de sortie. Donc je ne dis pas que toutes les personnes coincées en haut de la structure sont mauvaises, mais qu'elles doivent être conscientes de leur privilège. Dans la plupart des pays il existe des privilèges et nous devons en être conscients, utiliser ces privilèges pour combattre la structure.



F :

Après avoir quitté l'armée, Christian a étudié et vécu dans différents pays autour du globe, dont le Brésil, la Colombie, et l'Afrique du Sud. Il réside actuellement en Suisse Germanophone, à Zurich et travaille sur son doctorat à St. Gallen. Il dit faire l'expérience de diverses manifestations de racisme régulièrement. Il partage une expérience lors d'un voyage en train.

C :

J'ai vu des gens travailler ou apporter de la nourriture dans le wagon restaurant, et rien n'est jamais arrivé. Donc tu sais, sans y penser j'ai apporté un café et un gipfeli [croissant] dans le wagon restaurant. Et l'hôtesse arrive et me dit quelque chose en allemand ou en suisse-allemand. J'avais des écouteurs. Je les enlève et lui demande de répéter en anglais. Et elle me fait « Oh, vous devez sortir. Vous devez sortir tout de suite. » J'étais genre « Pardon ? » Elle me répond que je ne peux pas avoir ça ici. Je lui dis « Madame. Je suis désolée. Je n'avais pas réalisé. Est-ce que je peux commander quelque chose de votre restaurant ? » Et dans mon esprit rationnel, cela aurait dû s'arrêter juste là —elle m'apporte un menu, je commande quelque chose et... À la place, elle m'ignore et s'en va.

Alors je regarde autour de moi. Je suis la seule personne non blanche. Et j'ai demandé à quelqu'un « hé, c'est OK que je sois là, hein ? » Et il me répond « Ouais, ouais. Ça va. Ne vous en faites pas pour ça. » Puis elle revient et me dit « Hé, je vous ai demandé de partir. Vous devez partir d'ici. » Et je lui réponds « Madame. J'essaie de résoudre la situation. J'aimerais commander quelque chose de votre restaurant. » Elle s'en va et un vieil homme blanc arrive de la première classe. Il me dit « Hé mec, tu dois arrêter. » Je réponds « Monsieur. Je ne sais pas de quoi vous parlez. J'essaie de résoudre la situation avec cette femme. J'aimerais commander quelque chose de son restaurant. » Il fait « vous devez vous calmer. » Je réponds « Monsieur, je suis calme là. » Bien sûr, en parlant de changement de codes, j'ai été dans assez de situations dans l'armée, hors de l'armée, dans ma vie personnelle, pour savoir comment désamorcer et je sais que je ne hausse pas du tout la voix car si je le fais, c'est tout de suite l'escalade. D'ailleurs j'ai gardé une voix bien plus basse que normalement tout ce temps pour désamorcer le conflit. Donc ce type ne pouvait juste rien me dire. Alors il repart et je regarde les gens tout autour de moi, qui regardent la scène. Et je fais... « donc, ça va, hein ? » Et ils font tous « Ouais, ouais. »

Cette femme revient une troisième fois. Elle fait « si vous ne partez pas maintenant, je vais chercher le conducteur ou appeler la police et on va vous enlever du train. » Je réponds « Madame. J'aimerais commander quelque chose de votre restaurant. Puis-je commander quelque chose à votre restaurant ? » Et c'est à ce moment-là que j'ai vu tout le monde, comme figé dans le temps, regarder la scène. Et elle ne dit rien, elle est vraiment... J'essaie juste de commander quelque chose. Et elle repart en me disant qu'elle va notifier le contrôleur. Je n'arrive pas du tout à comprendre. Donc j'ai juste pris mes affaires pour aller m'asseoir en seconde classe.

J'arrive à St. Gallen et —c'était le vrai hic— je remarque un des gars du wagon restaurant. Je vais vers lui et lui ai demandé « Hé mec, est-ce qu'il y avait d'autres personnes assises là qui n'ont rien commandé du restaurant ? » Il fait « Ouais, pourquoi ? » Et je réponds « Donc il n'y a aucun problème avec les gens [qui ne commandent rien —j'avais vu des gens juste travailler sur leur ordinateur]. Donc tu peux affirmer avec certitude que certaines de ces personnes assises au wagon restaurant n'ont rien commandé du restaurant ? » Il a fait « Ouais. » Et je lui ai demandé « Tu as vu ce qui m'est arrivé ? » Il dit que oui. Et je lui dis que je ne pense pas que ce soit normal. Puis il fait « Oh, elle était probablement juste de mauvaise humeur, mec. » J'étais genre ah... ce privilège, ce privilège. J'ai entendu ce genre de réponses tellement de fois avant. Enfin, ouais, voilà ce qui est arrivé dans le train. Et tu sais, tu fais tout le processus interne de te demander si c'était vraiment discriminatoire. Et tu commences à demander à des amis, tu racontes l'histoire, et ils sont genre « Ouais, je veux dire, ça aurait dû s'arrêter immédiatement quand tu as demandé de commander quelque chose du restaurant. »

F :

Christian fait part d'une autre expérience qu'il vit au quotidien en Suisse sur laquelle il veut attirer l'attention.

C :

En préambule je veux dire « N'ayez pas peur des hommes noirs ou bruns. » Genre vraiment, je veux dire, le nombre de fois... Ce mois marque les dix ans de la mort de Trayvon Martin. Il aurait eu 27 ans. C'est un garçon diabolisé parce qu'il portait un pull à capuche. Il s'agit d'un vêtement que portaient les athlètes blancs. Ils les donnaient à leurs petites amies en signe de coolitude. Et quand Champion a commencé le sweat à capuche, c'est ainsi que cela a été popularisé. Mais je ne veux pas trop digresser... J'aime porter des sweats à capuche. Et le nombre de fois que je rentre chez moi à pied dans la rue à Zurich —une ville sécurisée, mon quartier est sûr— et qu'une femme traverse de l'autre côté de la rue est incroyable.

Ça te met en colère. [Ça fait penser à] Emmett Till ou aux joueurs de football américain en Géorgie que nous connaissions mon frère et moi, accusé de viol par des femmes blanches et jetés en prison. Les larmes de crocodile des femmes blanches et leur peur utilisée pour opprimer les hommes noirs dépasse les bornes. Donc je veux dire à tes auditeurs, n'ayez pas peur de nous. N'ayez pas peur de nous. Parlez-nous, demandez-nous, disons « ça va ? » Je répondrais avec un grand sourire et un « ça va ? » aussi. Mais même ce sourire, Robert Livingston appelle cela le « *Teddy Bear Effect*. » Tu sais, j'ai cette capacité à changer de code, j'ai besoin d'être beaucoup plus amical qu'un homme blanc. Celui-ci aurait probablement le même comportement [si je lui demandais « ça va ? »] parce que son image des hommes noirs et bruns est celle de criminels, de super prédateurs, de prédateurs sexuels, de violeurs, de voleurs, tout ce n'importe quoi. Donc ce serait la première chose que je dirais, à cause de ce genre d'incidents.

Et tu sais quand les gens te regardent. On m'a dit que je n'étais « pas aussi intimidant que [j']en ai l'air ». Ce n'est pas un compliment du tout. Cela me dit que les biais et stéréotypes de quelqu'un ont abouti à cette idée que j'ai l'air effrayant. Et les gens disent « Bah, tu fais du jujitsu et des haltères. » Et alors ? Il y a des gens qui font du tir le weekend. Est-ce que tu as peur des gens parce qu'ils vont chasser ou faire du tir les weekends ? Non. Je veux dire, ça me fait plus peur que faire du jujitsu. Tu pourrais me tirer dessus à un kilomètre de distance en fonction de ton arme. [Avec] mon jujitsu, je devrais courir, passer six minutes pour te rejoindre... genre, c'est absurde.

F :

Fort de ses expériences, Christian a à dire les choses suivantes sur ce qu'il pense falloir pour être antiraciste.

C :

Tellement de gens parlent en permanence de la suffisance, de ce silence des Blancs qui permet que de jeunes noirs soient tués. Cela autorise la discrimination. Cela permet aussi que quand on me fait racialement le profil dans un train SBB pour un cours de doctorat à St. Gallen, j'aie peur de mourir ou finir en prison à cause du silence des Blancs. J'ai été racialement profilé et personne n'a résisté. J'ai juste vu leurs yeux de Blancs fixer la scène, regarder, observer. Et j'ai eu d'autres expériences similaires. C'était ma première fois en Suisse.

Mais quand tu réalises qu'il suffirait seulement qu'une autre personne se manifeste et que cela ne demande pas grand-chose, tu sais que le problème pourrait être réglé. Donc voilà ce que je conclurais sur le fait d'être antiraciste. Être antiraciste signifie s'exprimer contre quand vous voyez des injustices, contre des personnes issues d'un groupe sous-représenté ou d'un groupe racial traditionnellement marginalisé. Je sais d'un point de vue personnel, j'ai parlé à de nombreuses personnes noires ou d'origine africaine et elles peuvent être autochtones des Amériques, d'Australie en Océanie ou d'Asie

—on pourrait avoir tout un épisode juste sur l’Asie et les nuances là-bas aussi— mais peu importe. Peu importe d’où les gens viennent, résistez, exprimez-vous.

Et ces mots, quand vous vous sentirez à l’aise pour vous exprimer, se développeront en action parce que le discours est une action, l’écriture est une action. Et quand vous faites ces choses, vous commencez à voir, bon, si j’écris et je parle contre le racisme, en soutien, et que cela a un impact, que puis-je faire d’autre ? Quand vous réalisez les actions qui naissent sur ces mots, vous rejoignez d’autres et réalisez que vous n’êtes pas seuls dans ce combat, et que nous pouvons tous finalement changer le monde et en faire un meilleur endroit, éliminer les structures qui ont continué d’oppresser et d’entraver les gens.

.....

F :

Vous trouverez des articles, livres et vidéos que Christian recommande de regarder sur le racisme sur notre site web, www.ourcontexts.org.

Vous pouvez également trouver la transcription de cet épisode sur notre site en anglais, français, allemand et italien.

Si vous avez une histoire personnelle à partager, contactez-nous sur notre site web, Instagram ou Twitter - vous pouvez nous trouver en tapant #our_racism.

C’est Fumi et #OUR_racism. On se retrouve le mois prochain, le 6 avril !

.....

Cet épisode a été produit et monté par moi, Fumi.

Musique d’introduction par Luca Nioi. Autres musiques par Pete Morse, Crescent Music et Fugu Vibes.

Un grand merci à Christian pour son temps et l’énergie qu’elle a passé à remonter le fil de ses souvenirs, revivant des moments douloureux et partager avec nous ses précieuses et honnêtes réflexions sur ce sujet.

Traduction : Olivia Boissel